

## Embarquement

Je vais dans le sommeil comme j'avance dans l'amour : éblouie, les mains ruisselantes de fleurs.

Dormir, aimer, écrire : au fond, ce que je préfère. Ce que je sais le mieux faire. Trois états poétiques qui requièrent le plus fin silence et qui renvoient à la plus haute solitude, à la parfaite nudité. Une distinction s'impose toutefois : l'amour charrie en une même brassée désespoirs, extases, tourments et plaisirs ; écrire ne va pas sans quelque douleur ou repentir. Mais dormir, c'est la béatitude totale, une harmonie ardente, une ivresse sereine, une majesté sans accroc.

“La mer est infinie et mes rêves sont fous...” La voix du baryton se déploie, tentant d'atteindre cet “horizon chimérique” que Fauré fait vibrer en nous par la grâce des poèmes de Jean de la Ville de Mirmont, mort si jeune. Oui : jusqu'où peut-on se perdre ?

Aller à l'extrême bout de soi-même, se dépandre et sauter dans le grand songe, car dans la beauté, on ne peut que sombrer. Cela se dit appareiller ou encore aimer, dormir, écrire. Pour ce voyage qui ne tient que par la soif, le corps paraît véhicule négligeable et pourtant nécessaire, face à la troupe serrée des étoiles et à la cohue des anges musiciens. Le corps est une chambre de résonances, fragile extrêmement et assaillie de souffles, ou suffirait-il d'être dans la nuit, sur la mer infinie, une oreille, cette oreille qui figure pour moi moins une coquille qu'une barque minuscule, arrondie comme un coracle ?... “La mer est infinie et mes rêves sont fous.”

## *Du sommeil*

Je cherchais quelque chose d'immense : à corps perdu je me suis jetée dans le sommeil. Par lui, j'ai fêté les retrouvailles avec moi-même, avec mon âme délaissée, et à nouveau j'ai senti l'appel et la saveur de l'absolu. Le sommeil m'a rendue à moi-même et redonné le goût d'écrire et l'envie d'aimer.

Vous avez remarqué comme de nos jours on dénigre avec facilité ce qui nous dépasse ; comme la beauté paraît jetée en pâture aux sarcasmes, comme on veut humilier à défaut de comprendre.

La pureté sans mélange, l'amour fou, le sens du faste et de la splendeur, les "fureurs héroïques" ou l'appel de "l'horizon chimérique", la quête de la perfection et l'ivresse de la démesure, tout cela est insupportable à la plupart des humains qui ne cherchent qu'à analyser, gérer. Au nom de l'efficacité et du contrôle de soi, on vous conseille de maîtriser vos émotions, de renoncer à vos passions, de tirer au clair rêves et illusions, de "travailler sur vous" (ridicule expression qui en dit long sur un servage à soi-même infligé), bref de renoncer en bloc à votre idéal et à votre originalité.

J'ai entendu ces paroles baveuses, j'ai un peu trop prêté l'oreille (ô ma barque musicale) à ces conseillers de médiocrité, à ces rogneurs d'ailes. Certains – ils se disaient thérapeutes ou amis, les traîtres – ont voulu me persuader que j'étais faite pour la patience, la tolérance, la prudence, la modération et le compromis, pour le juste milieu, l'indulgence et le pardon, bref pour une petitesse rassurante, conforme. Du moins, si je regimbais à ce triste programme, pouvais-je entreprendre un "travail sur moi". Bien sûr.

J'ai (un peu) essayé. J'ai failli me perdre, mourir. Ce "travail", c'était se renier soi-même, saccager ses grands rêves, insulter la beauté chaque fois qu'elle vous visite, ne voir dans l'amour qu'une utile collaboration. J'ai failli

## *Embarquement*

m'abjurer, trahir l'infini qui me rend vivante, mais, d'abord, j'ai perdu le sommeil, puis le goût d'écrire. La joie s'en est allée. Je n'avais pas, comme Peter Schlemmlil, perdu mon ombre, mais mon moi solitaire.

Et puis j'ai regretté ma passion, mon enthousiasme, mon romantisme irrémédiable, mes excès et mes extrêmes, ma chère intransigeance, mon sens de l'honneur et mon amour du beau qui m'étaient reprochés comme défauts caractérisés – le syndrome des idéalistes dont j'étais peut-être le dernier mais entêté survivant. J'ai regretté, c'est-à-dire que j'en ai eu la nostalgie, une puissante nostalgie. Pas plus que Hallāj, mort décapité à Bagdad au printemps de 922, je ne craignais désormais le "châtiment d'exubérance". J'étais sauvée.

Je n'avais pas succombé à la tiédeur, à la lâcheté ambiantes. J'avais encore en moi des germes drus de spontanéité, de passion, de folie poétique, j'avais des champs entiers de rêves batailleurs. J'eus envie de chanter, de dormir et d'écrire, j'eus envie que le monde retrouvé chante, écrive à travers moi.

Que l'homme soit fait de l'étoffe dont sont tissés les songes, je sais gré à Shakespeare de l'avoir rappelé, non comme un avertissement, un tableau de vanité, mais comme un appel d'air, de tempêtes, de fastes et de prodiges : la vérité de l'être humain gît dans le merveilleux, l'insensé, la démesure. C'est mon climat.

C'est un peu l'histoire de l'hermine : la mort plutôt que la souillure ou la compromission. Plutôt mourir que de renier mes sentiments exaltés et mes propos excessifs, mes désespoirs aussi flamboyants que mes joies. Au bout du sinistre chemin, après tant de lectures encourageantes, dites spirituelles, tant de conseils pieux et honteux (le non-vouloir, le non-attachement, le non-désir), j'ai retrouvé avec allégresse et salué celle que je n'ai jamais cessé d'être. Oui, je suis tissée de songes, tant pis pour la

## *Du sommeil*

sérénité, l'ataraxie, le nirvana, au diable le travail sur soi, tant pis pour l'ouverture de mon nième chakra : cette fois – et de façon irréversible – je choisis mon tissu de rêves, ma tunique magique, une robe qui scintille d'espérances magnifiques. Et je les rassemble, ces rêves, ces poèmes, ces élans et ces illusions, ces murmures d'absolu, je les rassemble des deux mains, avec délicatesse et majesté, comme on fait des plis d'une grande robe. Une robe du soir, bien sûr. De nuit et de sommeil, plus exactement. Et je vais au devant d'une immense rencontre. J'entends la musique des vagues et du vent, le chuchotis des poissons et des algues, le bruissement des voiles du bateau. Le bateau des possibles, de tous les possibles. Je m'embarque. Pour le sommeil, l'écriture, l'amour. Un salut en passant à Shakespeare. Et un autre à Novalis : "Le sommeil lui-même n'est rien d'autre que le flux de cette invisible mer universelle, et le réveil le commencement de ce reflux."

Non, je ne veux pas me réveiller, retomber dans l'exil, la froide lucidité, la raison stérile. Je vais parler des sommeils, entiers, purs, sans progéniture et sans justification ; des sommeils immenses comme la tranquille beauté des choses et comme les splendeurs qui ferrailent, clandestines ; des sommeils comme salle d'attente des poèmes, comme fleuve fondamental, comme un soleil fou d'amour. J'aime cette ampleur, ce départ, ce royaume. J'aime la témérité de qui va, seul, plonger dans les contrées obscures, dans les espaces de déraison : le dormeur, l'amoureux, le poète. J'aime les corps nocturnes qui sont toujours corps stellaires, transfigurés par une lumière qui demeure innommée, corps naviguant sur une musique de début du monde. Je voudrais écrire avec les yeux aigus du sommeil, si proches des yeux de l'espérance, et avec des vocables belliqueux. Il n'y aurait pas de chapitres : on ne met pas en boîtes l'infini et les seaux n'épuiseront pas la mer. Au

## *Embarquement*

mieux, ce seraient des vagues – flots nocturnes, ondes d'amour et de musique. On ne détaille pas le mystère, on le laisse envahir toute la place. "Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse... mes pieds ont oublié la terre et ses chemins... les vagues souples m'ont appris d'autres cadences" : Fauré encore. Encore l'horizon chimérique.

Une parenté secrète lie le sommeil et l'écriture, qui vont dans le même sens, du côté du soleil couchant. Mais on l'a oublié, comme on oublie notre destin d'hélianthe qui est de s'orienter sans cesse vers l'astre rayonnant et de disparaître avec lui, le soir, à l'horizon. L'écriture est sœur du sommeil. En témoignage, dans la langue française, la magnifique expression de "coucher par écrit" – tombée dans le monde juridique et administratif. Il faut nourrir en soi grand feu et songe entêté pour coucher doucement les mots en une nacelle de papier et pour les caresser jusqu'à ce qu'ils s'endorment en chantonnant. Mais d'où vient cette énigmatique expression ? Je n'ai trouvé nulle part de précision. Alors j'invente, j'imagine : "coucher par écrit" garde mémoire des origines de l'écriture, lorsque les tout premiers scribes – sumériens, égyptiens, phéniciens – traçaient leurs signes en procédant de la droite vers la gauche. Au départ, on écrivait toujours du côté du couchant : on suivait la course du soleil et son propre destin qui est de s'allonger pour dormir. Mis à part les survivances des langues arabe et hébraïque, c'est au II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne que le tracé de la main devint uniforme, procédant désormais de la gauche vers la droite. Mesure-t-on ce qu'on a renié, avec cette prométhéenne révolte ?...

Il y a aussi ce mot arabe, "*diwān*", qui désigne un recueil de poèmes et que j'ai toujours associé au lit voluptueux, profond, qu'on appelle divan. De fait, la racine est la même. Les poètes orientaux aimaient se réunir, deviser et chanter dans une pièce garnie de coussins sur lesquels

## Du sommeil

ils s'allongeaient avec délices. Les fastes du salon de musique sont bien proches des mystères de l'endormissement. La poésie rejoint le soleil couchant et tout véritable artiste rencontre un jour sur son chemin le thème de la nuit et du sommeil.

Et moi j'aime écrire, et plus encore, j'aime aimer. Les deux se rencontrent rarement au même instant illuminé. Ou, devrais-je dire, je souhaiterais écrire comme j'aime aimer, avec splendeur. Maintenant que me voici rendue à mon pays d'origine où coulent le lait des rêves et le miel des émotions, ce vaste domaine traversé de mirages, de fulgurances et d'intuitions, je veux célébrer le sommeil en évitant les parasites que représentent les images nocturnes (du même coup de balai joyeux, expulsant Freud et autres plombiers de l'inconscient), en évitant aussi les considérations mécanistes, neurophysiologiques qui s'appliquent aux endormis. Certains font des recherches et des expériences, établissent des statistiques en mutilant et en torturant par milliers des animaux dont le tort immense est d'aimer dormir – les chats, les loirs, les cobayes et les furets... Ces scientifiques n'aiment pas la vie, qu'ils essaient d'analyser, disséquer et mettre en fiches. Ce sont, mais ils sont légion, des mutilés de l'âme : du sommeil, de l'amour et de l'émerveillement ils ne sauront jamais rien. La vie chante loin d'eux. Eux s'affairent dans le chimique et le biologique, ils parlent doctement de formation réticulée, de neurotransmetteurs, mais ça ne fera jamais un poème, encore moins un *dīwān*, et à leur approche pesante, l'horizon chimérique referme son éventail.

Je pleure sur tant de sommeils brisés et torturés, sur tant d'animaux privés à tout jamais de la béatitude des simples, de l'innocence première que figure le sommeil. Je pleure sur tant de beauté massacrée, tant de merveilles perdues au nom de l'idole Science et de son frère jumeau le Progrès.